

LA FEMME DE TEL AVIV

Rabii al-Madhoun

1

Sa mère venait de terminer de lui laver les vêtements qu'il emporterait avec lui au Caire, le lendemain. Elle se préparait à les étendre sur la corde à linge, lorsqu'elle le figea net avec sa question :

- Et où tu vas comme ça de bon matin, Walid ?

Il se sentit confus, une atteinte fulgurante de tension qui le fit s'arrêter sur le seuil. Mon Dieu, déjà ! Mais qu'est-ce qu'elle me veut, à peine levé ? Il attendit qu'elle se lance, comme d'habitude, qu'elle précise ce qu'il y avait derrière sa question, qu'elle lui dise par exemple « allez mon garçon, prend donc deux lapins et va les vendre au marché ».

Il détestait le commerce, il détestait devoir tuer le lapin, il détestait la chair de lapin, même cuisinée avec de la soupe de Mouloukhiyya, à la manière égyptienne. Et la question qu'il détestait par dessus tout, c'était « Et où tu vas comme ça de bon matin, Walid ». Il se souvenait de ce jour pas si lointain où sa mère l'avait surpris en posant cette même question, alors qu'il allait passer ce même seuil, même si l'heure était différente « Et où tu vas comme ça alors que la nuit est tombée, Walid ? ». Il avait attendu, exactement comme il attendait maintenant. Elle s'était empressée de lui demander de l'accompagner chez leur parent décédé, Amin Dahman, pour payer leurs respects à sa nombreuse progéniture (qui n'avait guère besoin de réconfort, le patriarche Amin étant mort à cent ans et quelques mois...).

Walid était allé au deuil du côté des hommes, tandis que sa mère se glissait parmi les femmes, toutes vêtues de noir. Il y avait entendu ce qui avait déjà été répété cent fois aux cours des précédentes cérémonies de condoléances : Paix à son âme, il était ceci, il était cela... Amin n'était rien de tout cela. Il était avare, désagréable, haineux, jusqu'à son dernier souffle. Toute sa vie, il avait été encore plus menteur qu'un leader arabe insistant pour libérer la Palestine. Personne ne s'était désolé lors de sa mort, tous s'étaient dit « Qu'il aille en enfer ». Et pourtant, individuellement ou collectivement, ils étaient venus présenter leurs respects. Ils avaient modifié leur discours en chemin, se chuchotant que si quelqu'un méritait d'être regretté c'était bien lui, et priant pour le salut de son âme.

Sa mère avait présenté ses condoléances à la famille, une petite poignée de larmes venant alimenter le lac des pleurs versés par d'autres femmes pensant à d'autres défunts.

Walid s'était fait la promesse, ce jour-là, de ne plus assister à aucune cérémonie de condoléances, même celle de son père lorsque il mourrait. Il se présenterait à lui même ses condoléances, les recevrait poliment, et se remercierait. Ainsi, il n'aurait rien à entendre de

faux et d'insincère sur son père. Mais quand son père mourut pour de bon, hypothèse qui ne lui était jamais venue à l'esprit, Walid oublia sa promesse et écouta trois jours durant, avec recueillement, tout ce qu'on avait à lui dire de gentil sur le défunt.

- Je vais nulle part, répondit-il à sa mère, se tournant vers elle.

Elle sourit du coin de l'oeil, assurée qu'il ne quitterait pas la maison sans avoir entendu tout ce qu'elle lui dicterait.

Elle se pencha vers le baquet de lessive, se saisit d'une grande serviette en coton et l'essora entre ses mains. Un nuage parfumé de poudre d'indigo s'éleva dans la maison. Elle sortit d'un sac en toile deux pinces à linge en bois, s'en ficha une dans la bouche, et balança la serviette sur la corde, la fixant avec l'une des pinces. Elle lui dit, la langue coincée derrière les dents :

- Hier chévu ton frère en hève...

L'idée de sa langue boiteuse s'appuyant sur une pince à linge pour marcher le fit rire. Elle se dépêcha de la sortir de sa bouche et accrocha l'autre extrémité de la serviette.

- Hier j'ai vu ton père en rêve. Il m'a demandé de tes nouvelles. Pourvu que soit un bon présage...

Heureusement que mon père ne m'a pas oublié, se dit-il.

- Il m'a demandé de tes nouvelles trois fois de suite. Je te jure ! Trois fois de suite !

Il essaya de la détourner de ce songe rêvé spécialement pour lui en plaisantant :

- Et tu lui as dit que j'étais en dernière année à l'université et que bientôt j'aurais mon diplôme ?

Elle le ramena vers le rêve, en expliquant :

- Va donc le lui dire toi-même. Va donc le visiter, et réciter une prière pour son âme, le bon Dieu te le revaudra.

Il envisagea de la défier puérilement, deux mots suffiraient : « pas envie », avant de disparaître hors de sa vue. Il hésita, se souvenant du dictionnaire habituel d'où elle sortait ses insultes, elle lui répondrait « j't'en ficherais des envies », et il n'aurait aucune idée de ce que veut vraiment dire fichier, ni de la façon dont on fiche des envies et pourquoi, mais il sentirait son corps défaillir et ses membres le lâcher. Il eut peur de ce fichier-là. Il abandonna l'idée de la révolte puérile, et se décida pour une solution moyenne :

- Il est encore tôt, Maman, j'irai cet après-midi, ou tout à l'heure, en rentrant.

- Alors l'âme de ton père ça ne veut rien dire pour toi ?

- Maman, Papa est mort, paix à son âme. Il faut que j'aille acheter des affaires de voyage au marché.

- Si t'y vas pas maintenant, toute la journée va passer et tu partiras en voyage sans même avoir visité la tombe de ton père.

Elle se pencha à nouveau sur la bassine, saisissant une chemise et l'étendant sur la corde d'un geste nerveux.

- Va le voir tout de suite !

- Bon, d'accord...

Après tout, puisque mon père demande de mes nouvelles, il faut que j'aie vu comment il va, se confia-t-il d'un ton ironique, passant le seuil de la maison.

Walid referma la porte derrière lui et sortit, avec l'envie d'aller n'importe où, de faire n'importe quoi, tout sauf commencer la journée par une rencontre matinale avec les morts de la ville. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il fut rattrapé par la voix de sa mère le mettant en garde :

- N'oublie pas ce que ta mère te dit, Walid.

2

Walid envisagea de se rendre au marché. Mais son projet initial fut effacé par une vision, celle de la silhouette familière de Saïd Dahman, le barbier, avec ses cheveux frisés comme des ressorts partant dans tous les sens, et sa taille de poteau électrique. Il se le représenta en train d'asperger la terrasse cimentée qui longeait la devanture du salon avec de l'eau parfumée aux feuilles de citronnier, puis arranger les petits tabourets en paille. L'air est saturé d'un parfum de printemps, et l'endroit ressemble à un station touristique en miniature. Saïd s'assoit, allumant une cigarette, laissant son petit village de vacances attirer les chalands de la grand-rue.

La perspective séduisit Walid. Il comprit combien Saïd lui manquerait, une fois parti. Il décida de se diriger vers le salon, son ami (et parent) lui ferait bon accueil :

- Ca va-t-y bien, ce matin ? Matin de jasmin ! Allez, si Dieu veut, on gagnera bien not' pain...

Il lui raconterait une nouvelle histoire croustillante, qui ferait s'ouvrir son coeur comme un oeillet à l'aube. Il lui assurerait, comme à chaque fois, qu'il est le premier auquel il la raconte. Il lui ferait jurer, comme condition du récit, qu'il la garderait secrète : il pourrait en avoir besoin, un jour qu'il se trouverait à sec d'histoire à raconter...

Walid le surnommait «le conteur du camp», et Saïd se rengorgeait de plaisir en entendant résonner ce titre tout chargé de promesse de ragots. Il collectait toutes ses histoires de la bouche de ses clients, et des gens en général, les nettoyait des restes de sentiments pouvant s'y être accrochés, et se gardait pour sa jouissance propre le nectar de leurs paroles. Il y rajoutait sa sauce particulière, l'épice de ses blagues, et quand l'histoire devenait vraiment une bonne histoire, il la réservait à ses clients comme si elle était neuve, et il jurait ses grands dieux que personne ne l'avait jamais entendue.

Mais Walid se rappela alors qu'il rencontrerait Saïd dans la soirée, qu'il le lui avait

effectivement promis. Leur ami commun, Fawzi Ashour, les rejoindrait. Sans aucun doute, ils entendraient une nouvelle anecdote de Saïd, ou au moins une vieille mais bien lavée et repassée, à sa manière. Il renonça donc à passer le voir. Il était vraiment impossible d'écouter les ragotages de Saïd deux fois dans la même journée, même frottés des condiments de son ironie et des inventions colorées dont personne n'avait à payer le prix. C'est du moins ce qu'il se dit, et il s'en félicita, satisfait.

Il s'arrêta de marcher. Il tourna la tête vers une ruelle sur sa droite. Il réalisa qu'il était tout à côté de la maison de Mohamed Khadijé. Il envisagea de lui rendre visite. Il se dit que ce serait l'occasion de passer un peu de temps avec lui avant de faire ses adieux. Il ne fit le tour de ses options que deux fois, car la voix de sa mère intervint et l'arrêta : «N'oublie pas ce que ta mère t'a dit, Walid». Il craignit qu'en ignorant sa prière, le ciel lui tombe sur la tête son dernier jour avant le voyage.

Il se dit qu'il y avait moyen de feinter. Il pourrait mentir à sa mère, avec un mensonge original, il pourrait lui dire par exemple «J'ai été voir Papa, et j'ai fait une prière pour lui. Il est en bonne santé, il portait son costume bleu marine à fines rayures grises. Il a mis sa main à la poche, il en a sorti des billets et il m'a donné mon argent de poche. Et il te passe bien le bonjour, Maman...»

Mais si elle le croyait ? Si elle voulait en savoir plus ?

- Ne cache rien à ta mère, Walid, qu'est-ce qu'il t'a confié comme mission ?

Sa réponse lui ferait perdre le peu de raison qui lui restait après le décès de son père :

- Il avait des éclairs dans les yeux, il m'a demandé : «Ta mère s'est remariée, Walid?»

Sa mère n'hésiterait pas alors à faire usage de tout son stock d'injures particulières, celles qu'elle n'utilisait que dans un cas pareil :

- J't'en ficherais des remariées, si seulement je pouvais te redécoller ta p'tite tête et d'expédier te faire réenterrer, que t'aïlles rejoindre ton père au cimetière et me laisser tranquille...

Ce qu'il imaginait le fit rire... Elle est vraiment impayable, Maman. Et surtout son dictionnaire d'insultes ! Si je lui dit «remariée», elle me répond «va te faire redécoller la tête». Si je lui dis «je monte», elle répond «monte au ciel», si je lui dis «je descends», elle répond «descend te tes grands chevaux», si je lui dis que je vais dormir, elle me lance «dors tout nu, qu'un mur te tombe dessus», et si je lui dis «ça marche, Maman», elle répond «je marcherai à ton enterrement».

Mais quand elle est contente de moi, le noir passe au blanc et le lexique change : si j'emploie le mot «mariage», elle répond «je me réjouirai au tien», si je dis «je monte», elle répond «que ta chance monte au firmament», et pour «je descends», c'est «que descende sur ton coeur la bénédiction», si je lui dis que je dors, elle me dit «dors du sommeil des braves, mon

filis », et si je dis « ça marche », elle lance « je marcherai à ta noce mon joli gosse »...

Mais bon, Walid, si ta mère te demande qui tu as vu au cimetière, qui venait visiter une tombe, ou qui psalmodiait le Coran, il faudra que tu t'inventes un ou deux mensonges. Et s'ils ne sont pas convaincants, malheur à toi ! le dictionnaire de ta mère te tombera dessus tout entier !

Walid demeura silencieux, il réfléchit et se dit : « Le risque ne vaut pas la chandelle, va donc voir ton père et épargne-toi la langue de ta mère » !